

Histoire du corps

Sous la direction d'Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello
Paris, Seuil, 2005, 2 volumes, 573 et 447 p.

Compte rendu par Julia Csergo
Historienne, Professeur d'Histoire contemporaine

En deux volumes, parus l'un sous la direction de Georges Vigarello, l'autre sous la direction d'Alain Corbin, une monumentale *Histoire du corps* a mis à contribution treize historiens de renommée internationale pour affirmer que le corps est un objet d'histoire. En cela cet ouvrage répond de façon magistrale à la question posée par les tenants de la nouvelle histoire à la fin des années 1970, « Peut-on concevoir une histoire du corps ? », question sous-tendue par l'utilisation du rapport du biologique et de l'historique faite par les théories racistes de la seconde moitié du XIXe siècle et du début du XXe siècle, et qui avait jusque là incité les historiens à la prudence.

Depuis, les travaux sur l'histoire du corps se sont multipliés autour de thématiques diverses comme la maladie, la santé, le sport, la sexualité, l'esthétique, l'alimentation, etc... Il faudra néanmoins attendre le milieu des années 1990, pour que Georges Vigarello, dont les travaux sur le sport, l'hygiène, le viol ou, plus récemment, la beauté, ont marqué la production anthropologique, propose de faire le point sur l'ensemble de cette production et d'en présenter, de façon synthétique, les acquis.

L'ampleur de la tâche rendait l'entreprise délicate. Si les références aux travaux de Norbert Elias et de Michel Foucault scandent le propos, les questions sont multiples qui tentent de cerner le champ de l'enquête. Par quel bout aborder l'objet -ou le sujet- « corps »? Comment faire la part du corps collectif et du corps individuel ? Comment dépasser - et en même temps intégrer- toutes les entrées disciplinaires, comme l'art, la philosophie, la théologie, l'anatomie, la psychanalyse ? Et comment parvenir même à définir ce qu'est le corps ? Alain Corbin rend compte de la complexité du champ d'investigation et des interrogations de l'équipe lorsqu'il annonce d'emblée: « Qu'est-ce qui n'est pas le corps ? De quoi ne devons-nous pas parler ? »

Les domaines du corps sont infinis. Aussi, le parti pris de l'entreprise a-t-il été d'en multiplier les entrées sans suivre de fil directeur qui aurait été forcément réducteur.

Dans des séquences contrastées et plus ou moins cohérentes, on doit le dire, l'ouvrage aborde ainsi le corps dans ses cadres physiques, matériels –le corps de chair et d'os, celui qui produit la vie, l'énergie, qui est voué à l'anéantissement, le corps des anatomistes et des physiologistes– ; il s'attache aussi au corps dans ses gestes quotidiens et ses fonctions biologiques –marcher, manger, dormir, faire l'amour, évacuer-, dans ses échanges avec le monde et dans ses façons d'éprouver le sensible – avoir faim, avoir froid, sentir, avoir mal-. Au-delà de ces aspects, ce travail nous mène encore sur le terrain plus complexe du corps fantasmé, des conceptions et des représentations mentales du corps et de leurs mutations au cours de l'histoire : ainsi, dans l'introduction au deuxième volume qu'il dirige, Alain Corbin qui s'est consacré à travers des travaux talentueux à une histoire du sensible – la sexualité, l'odorat et l'imaginaire social, le paysage sonore, la violence-, l'explique magistralement : « Le corps est une fiction, un ensemble de représentations mentales, une image inconsciente qui s'élabore, se dissout, se reconstruit au fil de l'histoire du sujet, sous la médiation des discours sociaux et des systèmes symboliques. »

Autour de thématiques diverses, toutes les contributions visent alors à montrer comment le corps est fabriqué par des normes collectives, elle-mêmes produites par la civilisation, normes qui changent et évoluent d'un siècle à l'autre. Avec de nombreuses références à l'âge médiéval, nécessaires à la compréhension des ruptures, repérables à la Renaissance, entre l'ancien -longue survivance des croyances, des pratiques populaires qui mettent des siècles à se modifier- et le nouveau, l'ouvrage reprend le découpage chronologique académique :

- l'époque moderne, XVIe-XVIIIe siècles, auquel est consacré le volume 1,
- et l'époque contemporaine, subdivisée entre long XIXe siècle - « de la Révolution à la grande Guerre »- pour le volume 2 et XXe siècle - volume 3, à paraître à l'automne (sous la direction de Jean-Jacques Courtine).

Au total, l'approche réussit à montrer qu'à la croisée de l'enveloppe individualisée et de l'expérience sociale, comme réceptacle et comme acteur, le corps est au cœur de la dynamique culturelle. La culture, les croyances, les normes s'inscrivent sur et dans le corps, entité naturelle et réelle, le dressent, le modèlent, le socialisent.

Au-delà d'une influence persistante des repères religieux, notamment dans la subdivision chrétienne du corps entre parties nobles et parties désavouées, l'ouvrage montre comment le corps, qui s'émancipe progressivement des forces occultes, entre d'abord dans la logique mécanique du corps-machine qui domine au XVIIe siècle puis dans la logique énergétique du XIXe siècle. Dans le même temps, fabriqué par les normes collectives du contrôle de soi, du contrôle des pulsions, du polissage des violences, de l'auto-surveillance des gestes qui se mettent en place à partir de la Renaissance, se modifient ses images : par exemple celles de la maladie et de la santé, celles de l'entretien de soi et celles de la représentation du moi.

Il nous est impossible de rendre compte ici de la richesse de toutes les contributions qui croisent les regards religieux, médicaux, artistiques et sociaux.

Dans le premier volume, l'apport de Jacques Gélis ouvre brillamment l'entreprise en retraçant l'histoire du corps dans l'univers religieux et la façon dont l'Eglise, par la parole autant que par le texte ou l'image, influe sur les comportements, propose des modèles qui s'imposent aux fidèles qui vivent leur corps en relation avec le religieux et le sacré. Plus fondamentalement, Jacques Gélis pointe le statut paradoxal du corps chrétien qui domine durant tout le Moyen-Age et qui perdure au-delà : entre anoblissement – il est au cœur du mystère chrétien par l'incarnation et par la foi et la dévotion du corps du Christ - et mésestime - autour de la haine du corps-martyre et du corps mortifié, puisqu'il s'agit de « souffrir le martyre » pour participer à la passion du Christ et d'affirmer ainsi, par la domination de l'esprit sur la chair, une « façon anorexique d'être au monde avec l'espoir d'échapper à ce monde ».

Le corps exalté dans sa matérialité comme dans sa conception allégorique, est aussi traité dans le passionnant chapitre que l'historien d'art Daniel Arasse consacre à « La chair, la Grâce, le sublime ». C'est aussi « le corps du Roi » dont la bipolarité, entre corps naturel et corps politique, renvoie à celle du Christ et marque la conception du pouvoir monarchique. Georges Vigarello retrace ici l'évolution de l'expression des « deux corps du Roi », dans les rituels funéraires du XVIe siècle ; dans la mise en scène de l'absolutisme au XVIIe siècle, avec notamment l'attention médicale dont le corps du monarque fait désormais l'objet, à travers les saignées et purges quotidiennes destinées à prolonger la vie du Roi ; enfin, la progressive « décorporalisation » du pouvoir royal au XVIIIe siècle, notamment à partir de 1739, lorsque Louis XV renonce à effectuer le « toucher des écrouelles », ce geste thaumaturge.

Or, comment concilier la conception religieuse du corps et la nouvelle conscience du corps qui émergent à la Renaissance avec la connaissance savante, le plus grand souci de soi, de l'individu et de sa santé, la demande d'épanouissement de soi dont le corps devient la source ?

Les approches anatomiques apportent des éléments de réponse : celle de l'épistémologue Rafael Mandressi sur l'histoire de la dissection et de la connaissance – voire de la représentation anatomique, celle de Roy Porter sur l'histoire des attitudes envers la maladie et la conservation de la santé : ici se croisent les représentations de la médecine antique – Hyppocrate et Gallien-, celles de la médecine populaire où le corps se voit placé au cœur des sympathies qui lient l'homme et l'environnement, celles de la science moderne qui s'élabore contre ces savoirs, exploitant l'imaginaire mécanique, physique et chimique de son temps, opposant l'enquête à la tradition pour aboutir à la naissance de la clinique, découvrant aussi l'interne, les circulations, la structure et la puissance des fibres. Signalons encore dans cette perspective, les articles de Jean-Jacques Courtine sur la vogue de la physiognomonie –qui déchiffre les langages du corps- et de la métonomiasie –qui lit sur le visage comme la chiromancie sur la paume de la main. Enfin l'approche de l'anatomique par l'entrée de l'exercice et du jeu physiques, tel que la tente Georges Vigarello, montre le changement qui s'opère dans l'univers du mouvement gestuel et de ses représentations autour de la redécouverte de la force, des nouvelles mesures, du souci de perfectionnement de l'espèce.

Des contributions tentent d'approcher à travers le corps quotidien la complexité de l'évolution des représentations, des normes et de leur intériorisation. Sara Mattheuws-Grieco –élève du regretté Jean-Louis Flandrin qui était le spécialiste de la question- s'attache, de façon un peu trop diluée et factuelle peut-être, à l'évolution de la sexualité dans l'Europe d'Ancien Régime dans ses liens avec l'ordre social, religieux et démographique : elle montre ici l'importance croissante de l'affect dans les relations conjugales et la progressive légitimation médicale du plaisir comme expression naturelle du corps et attachement émotionnel des individus.

L'anthropologue Nicole Pellegrin s'attache à l'existence corporelle des hommes et des femmes « du commun ». Des pratiques difficiles à appréhender parce qu'elles n'ont pas laissé de traces écrites et que l'auteur approche par de multiples entrées : les croyances populaires, les objets domestiques -le mobilier et la façon dont il détermine les manières, par exemple dormir assis dans des lits courts pour ne pas prendre la posture des morts-, les normes de beauté –la taille, la jambe bien tournée-. Elle aborde ainsi les gestes du quotidien comme le divertissement, les pratiques de propreté et consacre de belles pages à l'alimentation où elle rappelle, par de nombreux exemples régionaux -on regrette parfois l'absence de nuances qu'auraient pu introduire des références aux travaux sur l'alimentation qui se sont multipliés ces dernières années-, les régimes alimentaires des campagnes « éternelles céréales et rares cochonnailles », la peur du manque, la sacralité de la nourriture. Sont ici rappelés les rites mais aussi le sens donné aux lieux où on place la nourriture, les interdits et les superstitions par exemple, interdiction de poser les pieds ou les fesses sur une table, de placer le pain à l'envers, etc- les signes corporels qui ont longtemps manifesté le plaisir d'avoir mangé : rots, déglutitions et digestions bruyantes.

Le deuxième volume poursuit magistralement, de façon plus construite, cette approche autour du religieux, du médical et du corps travaillé, façonné.

L'historien Olivier Faure propose une belle synthèse des travaux les plus récents d'histoire de la médecine, retraçant l'histoire du regard médical sur le corps « naturel », lieu des organes et des processus physiologiques, et la façon dont le schéma médical

influencera à partir du XIXe siècle la lecture du corps et ses représentations. Il nous rappelle le primat de l'observation des années 1750 et l'évolution de la médecine contemporaine vers la clinique, l'exploration interne, et la physiologie expérimentale qui se pratique dans les laboratoires et qui passe pour avoir déshumanisé la médecine. Le rôle des travaux de Pasteur est souligné dans la façon dont la bactériologie a finalement donné un fondement scientifique au lien entre l'homme et le monde présent dans la médecine des Anciens à travers la théorie des humeurs. Faure n'omet pas de replacer ces évolutions dans un contexte idéologique avec de belles pages sur le docteur Georges Cabanis et sur ses travaux concernant les rapports du physique et du moral, du corps et de l'âme. Une approche enrichie par le chapitre consacré par Henri-Jacques Stiker aux nouvelles perceptions du corps infirme, qui se partagent entre ancienne vision « misérabiliste » -corps repoussant, fantasmé- et vision « éducative », en cours depuis Diderot notamment en ce qui concerne les infirmes sensoriels pour lesquels se multiplient les institutions, alors que l'infirme physique continue d'errer entre famille, rue, hospice, hôpital et attraction foraine.

Dans la lignée des travaux qu'il a jusque là menés, Georges Vigarello redéfinit « le corps exercé » et « le travail des apparences » qui marquent les débuts de l'époque contemporaine : deux chapitres y sont consacrés, l'un sur l'hygiène du corps qui s'attache désormais aux usages de l'eau et aux nouvelles représentations d'un corps énergétique, l'autre (en collaboration avec l'historien anglais Richard Holt) sur la pratique sportive qui s'organise – le sport n'est plus un exercice physique pour le plaisir mais répond à des objectifs moraux, sociaux, idéologiques - et dont la conception centrale devient l'équilibre entre les différents éléments de l'anatomie et le « moi intérieur », entre le corps et l'esprit.

Signalons encore les très belles pages des historiens d'art Ségolène le Men sur les images sociales du corps et Henri Zerner sur le regard des artistes, notamment sur la représentation du nu, et le lien de la représentation esthétique avec un « réel » dont les contours sont approchés sous ses multiples facettes, y compris à travers les technicités –optique et photographie- qui modifient le rapport au corps et le regard du corps.

Dans ce volume dominant incontestablement les trois chapitres signés par Alain Corbin qui propose une incursion neuve et éblouissante de virtuosité sur le terrain délicat de la « culture somatique » autour de ce corps qui est tout à la fois lieu de désir et de répulsion, lieu de plaisir et de douleur. Analysant l'emprise du religieux, du social, de l'idéologique, Corbin rétablit ici un équilibre entre le corps travaillé par la science médicale, façonné par l'exercice et les apparences et le corps « éprouvé », celui qui jouit et celui qui souffre, celui qui est ainsi fantasmé.

« L'emprise de la religion » sur les représentations du corps au XIXe siècle, un siècle où s'affaisse la pratique religieuse, est remarquablement cernée : poussée du dolorisme et culte du Sacré Cœur, prégnance de la « mariophonie » (apparitions de la Vierge) et du culte de Marie –Immaculée Conception dont le dogme est promulgué en 1854, Assomption- et façon dont les représentations du corps de la Vierge ont profondément modelé les gestes et les postures corporels mais aussi l'imaginaire du corps féminin et de la sexualité : vertu de la virginité, du devoir conjugal qui empêche le stupre mais dont la finalité doit rester procréative, bannissement de la volupté, nécessaire satisfaction du besoin physiologique masculin et effacement du plaisir féminin –la femme selon certains directeurs de conscience devant même éviter la jouissance-. Corbin poursuit son propos dans « La rencontre des corps », chapitre où il reconstitue par de multiples vecteurs le « socle des représentations » de la sensualité, du désir et de la répulsion, dans ce siècle qui voit s'élaborer la notion de sexualité : il convoque la

recherche médicale qui, par la découverte des ovaires (Pouchet, 1847), dément l'affirmation des Anciens selon laquelle l'orgasme féminin, comme l'éjaculation masculine, est utile à la génération, rendant ainsi redoutable –non utile et non expliquée– la jouissance féminine qui renvoie à la peur de l'animalité de la femme et à l'hystérie. Un imaginaire que l'auteur traque à travers la littérature et l'art, le discours naturaliste, la production érotique, les photographies de nus dont l'exhibitionnisme révèle « la face du monstre ». Une ambivalence de l'image du corps féminin que résume Baudelaire en écrivant à Madame Sabatier, après l'avoir conquise : « Il y a quelques jours tu étais une divinité. Te voilà femme maintenant. »

Evoquant dans cette magistrale démonstration les représentations de l'onanisme, de l'homosexualité, des perversions, l'imaginaire érotique colonial –voire même les débuts du tourisme sexuel chez Flaubert et Maxime du Camp–, Corbin dégage les nouvelles représentations qui marquent la fin du long XIXe siècle et annoncent le XXe siècle : d'une part l'émergence d'une science du sexe –la confession physiologique de Zola par exemple– qui précède la diffusion des œuvres de Freud ; d'autre part le péril vénérien, la hantise de l'hérédité morbide et de la dégénérescence qui colore l'union des corps d'un « tragique nouveau » avec la conscience que « le plaisir porte en lui la mort ».

La morbidité, le corps souffrant, le corps dans la douleur est à son tour traité dans un chapitre qui traite du corps massacré –notamment durant l'épisode révolutionnaire marqué par des horreurs indicibles pudiquement tues par les historiens–, du corps supplicié notamment appréhendé à travers le régime pénal de la torture, de l'exécution capitale, et de leur mise en scène qui participe d'une « pédagogie de l'effroi », du corps violenté par l'agression, le travail, l'accident.

On ne peut qu'inciter le lecteur à une navigation transversale à travers les différents articles de ces volumes qui s'entrecroisent et se répondent sans jamais se répéter. Signalons encore la réunion d'une très riche iconographie remarquablement commentée qui permet de visualiser et de s'exercer à lire les images évoquées.